

PENSER

VOYAGER

DÉCOUVRIR

# AUTREMENT



## L'ire est dans l'air

*Revendications féministes, mouvements sociaux, révoltes... La colère bat le pavé partout dans le monde. Longtemps décriée, ne serait-elle pas devenue au contraire émancipatrice ?*

C'est un neurologue qui, droit dans les yeux, lance à Emmanuel Macron : « On est au bout et, pour le moment, vous n'êtes pas là. » La jeune Greta Thunberg, qui martèle sans faiblir depuis la tribune de l'ONU « Comment osez-vous ? » à l'adresse des dirigeants du monde. Adèle Haenel, qui quitte la salle en criant « La honte ! » après l'attribution du César de la meilleure réalisation à Roman Polanski. C'est aussi »

» Virginie Despentès, et sa tribune upercut «*On se lève et on se barre*», reprise dans l'hémicycle par une députée de La France insoumise pour protester contre le 49.3... Ce sont tous ceux, justement, qui se lèvent et protestent, chefs de service à l'hôpital qui ont démissionné de leurs fonctions administratives, ou enseignants-chercheurs qui menacent de le faire. Ce sont surtout ces foules battant le pavé à Paris, Beyrouth, Santiago, Hong-kong, Barcelone – avant que l'épidémie de Covid-19 ne les fasse taire, pour l'heure. Un courroux mondial et contagieux n'a cessé de gagner du terrain, se répandant sur la Toile comme un cri de ralliement au rythme des hashtag «Reporters en colère», «Mallogés en colère», «Bibliothécaires en colère», «Avocats en colère», «Gilets jaunes en colère», etc.

Cet affect bruyant, sinon violent, progresse tous azimuts. De quoi interpellé les chercheurs à l'écoute des soubresauts du monde, qui scrutent depuis quelque temps le rôle des émotions dans les mouvements sociaux. Ainsi, l'année 2019 a-t-elle vu éclater «*une colère globale, transculturelle, qui ne se limite pas à des aires géographiques données. Tous les continents du globe sont touchés*», indique la politologue Myriam Benraad dans *Géopolitique de la colère*. «*Pas une semaine ne passe sans que cette émotion [...] ne fasse l'objet d'une allusion compréhensive, voire légitime, dans l'espace public*», insiste également le philosophe Michel Erman. À tel point, ajoute-t-il dans *Au bout de la colère*, que cette passion spectaculaire «*semble aujourd'hui omniprésente, travaillant les rapports humains inter-individuels aussi bien que collectifs*». Même son de cloche du côté de la sociologue Cécile Van de Velde qui, à l'occasion de son séminaire à l'Observatoire sociologique du changement sur les «*Trajectoires de la colère*», n'hésite pas à présenter celle-ci comme «*la force politique de la décennie à venir*».

Loin d'être anecdotique, la colère serait donc la matrice des vagues contestataires qui enflent et débordent de chaque côté des océans, et le revers d'une globalisation qui n'aurait pas su remplir ses promesses. Faut-il s'en inquiéter ? Si la colère n'a pas bonne presse, elle est «*foncièrement ambivalente, contradictoire, tantôt négative et dévastatrice, tantôt positive et émanci-*

*patrice*», pondère Myriam Benraad. Elle peut ainsi «*cesser d'être injuste pour devenir une arme contre l'injustice: un garde-fou à l'endroit de toutes les soumissions apathiques à l'ordre établi, un vecteur de libération entre les mains des opprimés et de leurs alliés*», estime lui aussi Frédéric Rognon, professeur de philosophie des religions, dans *Colère, indignation, engagement*. Des éloges qui tranchent avec les reproches que la plupart des traditions philosophiques lui adressent depuis l'Antiquité.

Jusqu'alors, les penseurs n'ont cessé – à commencer par les stoïciens – de vouloir brider la colère, émotion irrationnelle, voire dangereuse, pour contrer «*un vice aveuglant menant à la servitude: tout le contraire de la maîtrise de soi et de la quête de la sagesse qui rend libre*», résume Michel Erman. Bien que garante de justice et de gloire, la colère d'Achille dans *L'Illiade* est en même temps porteuse de dangers selon les Grecs. Si bien que cette émotion n'a pas sa place dans les civilisations grecque puis romaine, qui n'en veulent pas dans leurs cités. Animé d'un désir de vengeance qui brouille la raison, aux dires de Cicéron, le colérique est décrit sous des traits «*grimaçants et bouffis, défigurés et hideux*» par Sénèque. «*Le meilleur est d'écarter immédiatement les premières excitations de la colère, d'en arracher les germes et d'être attentif à ne pas se laisser gagner par elle*», affirme-t-il. Elle est pour lui le propre des «*rois*» qui n'admettent pas que leur souveraineté puisse être remise en cause. Les siècles suivants conforteront l'injonction à ravalé sa rage. Synonyme de démesure aux yeux de saint Augustin, c'est pour saint

## À LIRE

### Géopolitique de la colère,

de Myriam Benraad, éd. Le Cavalier bleu, 184 p., 19 €.

### Au bout de la colère,

de Michel Erman, éd. Plon, 240 p., 14,90 €.

### Colère, indignation, engagement,

sous la direction de Frédéric Rognon, Presses universitaires de Strasbourg, 286 p., 24 €.

Thomas d'Aquin le plus grave des sept péchés capitaux. «*Le Moyen Âge est entièrement marqué par la révolution morale chrétienne, dont le message de bonté, d'amour de son prochain et de pardon entre en contradiction avec la colère profane des hommes*», rappelle Myriam Benraad. Et tandis que Montaigne alerte sur cette passion négative qui n'a pas son pareil pour ébranler «*la sincérité des jugements*», Descartes la juge pleine d'orgueil, de haine et de tristesse. Sans oublier Kant qui lui aussi la cloue au pilori : l'auteur de *La Critique de la raison pure* en appelle à «*une discipline intérieure de l'esprit*» pour ne pas se laisser dominer par elle. «*Ces condamnations ne sont pas seulement morales. Implicitement, elles concernent le savoir-vivre qui demande force retenue et intériorisation des règles sociétales*», relève Michel Erman. Mais point d'égalité dans cette éducation à la réserve : elle vise au premier chef les filles. Bouillir à l'intérieur, passe encore. Sortir de ses gonds ? Cela se décline mieux au masculin. «*Chez les garçons, la colère doit être maîtrisée, mais est aussi vue comme une vertu, surtout s'ils la mettent à profit pour protéger, défendre, diriger. Elle autorise alors la disruption, le volume sonore, l'autorité, la vulgarité, l'agressivité et la domination physique*», avance l'essayiste Soraya Chemaly. Un tel comportement, rappelle-t-elle dans *Le Pouvoir de la colère des femmes*, condamne au contraire celles-ci à passer pour hystériques, folles, hyperémotives, irrationnelles, voire incompetentes quand le ton monte dans l'enclos du travail. Du même coup, «*nous nous sentons obligées de transcender, détourner, banaliser ou refouler*

Les penseurs n'ont cessé de vouloir brider la colère, émotion irrationnelle, voire dangereuse.

cette colère; nous savons trop bien ce qu'il nous en coûterait de l'étaler au grand jour. La société fait preuve d'une créativité infinie pour nier ou pathologiser la fureur des femmes», précise Soraya Chemaly. Qui poursuit : « Nous apprenons à nous contenir, surveiller notre voix, notre coiffure, notre tenue et, par dessus tout, notre parole. Être en colère, c'est le plus souvent dire "non" dans un monde où les femmes sont conditionnées pour dire... tout sauf "non". »

Dans la tradition chrétienne, seule la sainte colère de Dieu, qui s'empporte contre ce qui défigure l'humanité, a vraiment droit de cité. Est-ce à dire que toutes les autres sont vaines? Au contraire, laissent entendre plusieurs chercheurs ayant travaillé récemment sur le sujet, persuadés que certaines sont même saines. Potentiellement destructrice, cette émotion puissante aurait selon eux des vertus créatives et libératrices. Autour de la colère se coagulent certes des ressentiments xénophobes, mais aussi des aspirations démocratiques. « La colère est un affect beau et complexe, dont le danger n'a d'égal que la noblesse qu'il effleure », résume Myriam Benraad. « Portée vers l'excès et source d'erreurs, ajoute-t-elle, la colère peut se révéler infiniment constructive lorsqu'elle recouvre l'idée de liberté, de responsabilité, lorsqu'elle consiste à réaffirmer le respect de soi et à combattre l'iniquité, à s'indigner des conditions de vie d'autrui, à éprouver de la compassion par le biais d'un rapprochement affectif. »

Pour Michaël Foessel, cependant, le colérique n'est pas l'indigné. Tandis que ce dernier crie au scandale au nom d'une noble cause, le colérique réagit à une offense sans présager de ce qui est bien. Sa fureur ne se targue pas de vertus morales. Il peut même être très narcissique, enrager contre tout ce qui n'est pas à son image au risque de se laisser submerger par la haine de l'autre : « Les colères vaines sont celles qui sont incapables de se dire dans un autre langage que celui des préférences individuelles. Une attitude, des mœurs, une forme de vie quelconque ne nous "reviennent pas", et l'on en conclut au scandale. Dans ce genre d'exaspérations, le sujet s'empporte, mais sans faire un pas hors de lui-même », signale le philosophe. C'est la logique du lynchage qui désigne des boucs émissaires.

Reste que même sans être des chevaliers blancs qui volent au secours de



la veuve et de l'orphelin, les furibards et furibardes de tout poil ne sont pas condamnés à devenir acariâtres. Tandis que certains se replient sur eux-mêmes, d'autres témoignent par leur colère d'une sensibilité aux inégalités. C'est une manière d'éprouver « dans la douleur que quelque chose ne fonctionne pas dans le monde ». Les colériques d'aujourd'hui démasquent les fausses promesses de sociétés qui se rêvent pacifiées, mettent fin au leurre d'une béatitude collective et révèlent les failles d'un monde globalisé pourtant perçu au début « comme une force essentiellement positive, garante de paix ». À en croire Myriam Benraad, ce modèle né au lendemain de la guerre froide « représentait un processus planétaire vertueux, d'accroissement des richesses, de triomphe de la démocratie libérale de marché, de refonte des institutions politiques, de reconfiguration paisible des rapports entre les hommes, de promotion d'une diversité culturelle qui conduirait obligatoirement au bien commun et à un bonheur partagé ».

L'idée s'est évanouie. Les foules irascibles qui mettent le feu à la planète n'en finissent plus de contredire ce destin harmonieux, de même que la déflagration #MeToo a mis fin à l'illusion d'une société qui en aurait fini avec le sexisme. La preuve que taper

du poing sur la table a cette capacité de lever le voile sur les parts d'ombre qui minent à bas bruit les sociétés. Au contraire, être toujours d'humeur égale, faire preuve de détachement, est peut-être le signe d'une indifférence aux désordres du monde qui confine à l'aveuglement. On pourra lui reprocher son tempérament orageux, le fait est que le colérique est quant à lui bien incapable de rester neutre en toutes circonstances. Et si ce n'est pas de tout repos, ce n'est pas forcément un défaut. — **Marion Rousset**

Illustrations **Laure Wauters**  
pour **Télérama**